

XYZ. La revue de la nouvelle



Cherche homme pour tenir fermement parapluie

Sylvie Massicotte et Jean-Paul Beaumier

Numéro 82, été 2005

Pluie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. & Beaumier, J.-P. (2005). Cherche homme pour tenir fermement parapluie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 35–37.

Cherche homme pour tenir fermement parapluie

Sylvie Massicotte et Jean-Paul Beaumier

Elle rouspète sans arrêt. Je le tiens trop bas, trop haut, risque de la décoiffer ou de lui crever un œil avec une baleine. C'est ce qu'elle prétend dans un charabia que je ne comprends pas toujours. Je marche trop vite, ses collants mouillés, c'est de ma faute... Les mots glissent à mes oreilles, le long de ma nuque, jusqu'à ce que je sente tout à coup mon cœur battre d'exaspération. Car elle refuse de porter le parapluie, sous prétexte que je suis plus grand qu'elle. Une main d'homme est plus ferme lorsqu'une bourrasque menace de tout emporter.

Je me surprends à envier les couples autour de nous qui se fondent dans la bruine. Leur pas assuré. Leur complicité. J'avais pourtant rêvé de la rejoindre ici, de flâner doucement le long des canaux. J'avais la naïveté de croire que nos promenades allaient être romantiques. Au lieu de cela, nous traversons les rails de trams à toute vitesse, en contournant les flaques d'eau avec des mouvements désynchronisés. Une véritable chorégraphie de la discordance. Ses jambes sont trop longues, les miennes trop courtes. Je suis long en torse et elle en jambes. On n'écrit pas ce genre de choses dans les annonces. La taille et le poids suffisent pour masquer la détresse et le désarroi. *Cherche homme pour tenir fermement parapluie.* Voilà ce qu'elle aurait dû écrire.

Le cinéma, c'était son idée. Elle tenait absolument à me faire voir le Tuschinski. Même si je n'aime pas l'art déco, je me suis dit que cela nous donnerait un répit, matière à discussion pour une heure ou deux. C'était compter sans la pluie, qui force les gens à rentrer chez eux, qui coupe court aux conversations.

Nous nous faisons éclabousser par les cyclistes. Ils se faufilent et se sauvent à travers le dédale de rues que nous empruntons à leur suite. Je rêvais d'être à nouveau amoureux. C'était facile. Ce matin, alors qu'elle était sous la douche, j'ai devancé

mon vol de retour. Il faudra que je le lui explique, que je trouve une façon. Comment traduire « C'était prématuré... inapproprié vu les circonstances... » ?

J'aurais dû suivre les conseils du vétérinaire. Quand mon chat est mort, l'homme m'avait suggéré d'attendre avant d'en adopter un autre. Sinon, je risquais de choisir un animal malade. C'est qu'on a pitié. Et puis après, les problèmes commencent. Alors j'aurais dû attendre après la mort de Sophie... Mais une grande blonde aux yeux bleus qui vivait pas trop loin de la mer, je ne pouvais pas imaginer que je faisais ce choix par pitié.

Elle me demande de fermer le parapluie pendant qu'elle ouvre la porte de l'immeuble. Comment lui expliquer pour ce départ précipité ? Pour ces images qui remontent à l'enfance et que l'on ne peut pas toujours partager. Le sel que l'on a renversé sur la table, le gant échappé sur le seuil, le parapluie que l'on ne devait jamais ouvrir à l'intérieur de la maison... Il me semble avoir passé ma vie à essayer de conjurer le sort, à vouloir transformer ce qui ne pouvait l'être. Comment lui expliquer... C'est déjà plus compliqué à l'oral qu'à l'écrit. Je devrais peut-être la laisser monter, prétexter que j'ai besoin de cigarettes, même si je ne fume pas. Je pourrais alors me rendre au *Easy Everything* et, de là, lui écrire un courriel qu'elle lirait immédiatement. C'est toujours ce qu'elle fait, en rentrant, lire ses messages. Je connais toutes ses habitudes à présent. Elle apprendrait mon départ comme elle a appris mon arrivée. Ensuite, elle cliquerait sur *turn off* et je n'aurais plus qu'à retourner prendre mes bagages. Ils m'attendraient peut-être déjà sur le trottoir, entre deux flaques d'eau, qui sait.

Elle s'arrête au pied de l'escalier. On dirait qu'elle devine que quelque chose ne va pas. Ses cheveux dégoulinent, je ne l'ai effectivement pas assez bien protégée de la pluie. Ni de l'amour.

— *Come, come...*, fait-elle en pointant son nez en trompette vers le studio.

Je lui emboîte le pas, un avion ou un autre, quelle différence cela fait-il ? Je n'arrive jamais à reconnaître l'instant où il est encore possible de bifurquer, d'imprimer un cours différent aux

choses de la vie. Son pas est léger et sautillant, le mien pèse lourdement sur chaque marche. À tout moment, elle se retourne, me sourit. Trois étages, une vie entière qui nous sépare, *one more*, souffle-t-elle.

Sitôt la porte entrouverte, elle se précipite dans la salle de bains pour sécher ses cheveux, sans cesser de me parler, comme si j'étais à ses côtés. Le dernier pas est toujours le plus difficile à franchir. Je me sens idiot avec ce parapluie dans les mains qui goutte sur le seuil. Elle revient vers moi, m'invite à laisser le parapluie sur le palier en me tendant une serviette. Elle pose un doigt sur mes lèvres, puis sur mon front. Et je comprends tout à coup que ce n'est pas moi qui vais décider de la suite des choses. Je lui emboîte le pas, avance jusqu'à la fenêtre, jette un coup d'œil aux passants qui se dispersent dans la bruine tandis qu'elle compose déjà le numéro du taxi qui me reconduira à l'aéroport.